



photo : Elisabteh Carecchio

TANT QU'IL Y AURA DES FEMMES

Nous entrons comme par effraction dans la salle encore éclairée : le spectacle a déjà commencé. Sous un plafond fait d'ampoules assemblées comme des grappes de bulles, trois hommes ont entamé une recherche fébrile mais patiente, une tâche de longue haleine : ils veulent cerner l'essence de la Femme : rien que cela ! Instinctivement, le silence se fait, et l'on assiste à cet étrange mélange entre travail de laboratoire et affres de la création. Un homme dessine et efface des esquisses de femmes, un autre tente de créer des formes en balayant le plateau, qui prend du coup des allures de jardin zen, et le troisième s'efforce de construire un humanoïde avec des morceaux de sucre. Malgré les ratages, ils persévèrent, et finissent par s'unir, comme une équipe de chercheurs, sous l'égide bienveillante d'un contrebassiste qui tonne le tempo et la tonalité.

L'éternel féminin commence par une pulsation organique : quelque chose comme une respiration ou le battement du coeur. Sur ce rythme originel, les hommes vont chercher de l'argile et entament la sculpture d'une figure féminine totémique, une sorte de déesse-mère à laquelle ils reviendront toujours comme à la source première. Se passant les blocs d'argile comme des pompiers se passent des seaux d'eau pour éteindre le feu, ils vont la modeler, la triturer, la bichonner, la manipuler avec une infinie délicatesse. La voilà au milieu de la scène, posée comme une équation à résoudre. La poitrine en particulier, à la fois érotique et nourricière, cristallise tous les fantasmes et tout le mystère de l'acte de donner la vie. Le nombril fait également l'objet d'un soin particulier, lié qu'il est au cordon ombilical. Et l'éclosion se prépare dans les bulles du plafond : parmi les ampoules, dont certaines sont allumées, quelques sacs de plastique sont disséminés. Ils vont crever comme des placentas, larguant au passage leur pesant d'eau ou de sable, et même une marionnette qui semble une sculpture articulée de Giacometti. L'argile de la « déesse-mère » lui fournira des seins, et plus tard, un ventre rebondi de femme enceinte, en équilibre instable –trop instable- sur ce corps rachitique. Et cependant au fond de la scène, légèrement voilée, une femme très opulente est allongée. Elle s'étire, s'éveille un instant, se retourne, se rendort. Parfois, les marionnettes semblent échapper aux volontés des manipulateurs, qui sont d'une précision redoutable. Mais toujours la contrebasse, instrument-corps de femme par excellence, accompagne l'action avec justesse.

Ce qui est vrai pour tous les spectacles s'applique peut-être plus encore à celui-ci : il ne se laisse pas raconter, il résiste à toutes les descriptions. C'est toute une vie de femme qui se déroule devant nous, à la fois simple dans son animalité et éternellement mystérieuse, avec la traversée d'états successifs : la naissance, l'adolescence, l'enfantement, la mort, dans n'importe quel ordre puisque tout est cyclique. C'est un spectacle à voir, à vivre, à sentir : dépourvu de dialogues, il laisse libre cours à toutes les interprétations, et fait surtout appel à l'instinct. Sans jamais céder ni à la trivialité, ni à l'idolâtrie, il creuse avec constance et concentration la question qu'il pose.

Nourri de réflexions, il s'adresse à nos sens avec une puissance et une richesse d'évocation intactes. C'est un rêve éveillé dans une lumière tamisée, qui laisse des traces dans le coeur bien longtemps après. Une très grande réussite pour une compagnie prometteuse.